

## DEUXIÈME GENRE DE SÉCRÉTIONS MORBIDES

## DES SÉCRÉTIONS MUQUEUSES

Le fluide sécrété par les membranes muqueuses peut être exhalé en plus grande abondance; c'est à cet accroissement de la sécrétion muqueuse que les anciens ont donné le nom de *catarrhe*.

Ce mot *catarrhe* n'a exprimé, pendant plusieurs siècles, qu'une idée hypothétique et vraiment absurde. Les médecins grecs et leurs successeurs supposaient, en effet, qu'une matière morbide exhalée dans la tête se dirigeait ensuite vers une muqueuse : cependant, depuis F. Hoffmann, les flux muqueux ont été étudiés et interprétés d'une manière plus rationnelle. Ce médecin regardait ces sécrétions morbides comme se rattachant à une lésion spéciale de la muqueuse, ou comme étant l'effet, la conséquence d'une altération des fluides; enfin la généralité des pathologistes modernes les ont décrites comme étant une affection primitive de l'organe sécréteur lui-même. Mais on a cessé d'être d'accord lorsqu'il s'est agi de déterminer la nature de la maladie. Pour les uns, le mot *catarrhe* ne signifie autre chose qu'une inflammation aiguë ou chronique d'une membrane muqueuse, tandis que d'autres l'ont réservé pour désigner un flux muqueux survenant indépendamment de tout travail inflammatoire appréciable : c'est le sens que nous lui attachons. Dans l'état actuel de la science, le mot *catarrhe* doit donc donner l'idée d'une augmentation accidentelle dans la sécrétion des follicules muqueux, sans que ceux-ci soient actuellement le siège d'un travail inflammatoire.

Les anciens pyrétologistes ont invoqué cette altération de la sécrétion muqueuse comme constituant le caractère essentiel de certains états fébriles distincts : telles étaient les fièvres catarrhale, muqueuse, pituiteuse. Dans la première, on supposait une affection bornée à la membrane pituitaire et aux bronches, tandis que, dans les autres, l'altération aurait en outre occupé la muqueuse des organes digestifs. Cependant, si l'on consulte les principales relations d'épidémies qui nous ont été transmises, on voit que, sous les noms de fièvres catarrhale, muqueuse et pituiteuse, les médecins avaient bien moins décrit une maladie spéciale que des affections diverses régnant sous une même constitution épidémique. D'ailleurs, si dans la fièvre catarrhale simple il existait une altération manifestement inflammatoire de plusieurs muqueuses, spécialement de celles des yeux, du nez, de la gorge et des voies aériennes, l'affection de ces tissus était bien moins évidente, et le plus souvent même elle était contestable dans les fièvres dites muqueuses ou pituiteuses; ou bien, si elle existait, elle n'était qu'un épiphénomène d'un état général. En effet, les formes graves de ces prétendues fièvres catarrhales appartiennent manifestement à notre affection typhoïde. Enfin, il est bien certain, comme l'a dit avec raison M. Littré, que, dans un grand nombre de cas, une maladie a été dite catarrhale, non en raison des symptômes qu'on observait du côté des membranes muqueuses, mais d'après la considération d'une cause hypothétique, dite catarrhale, dont on admettait gratuitement l'existence.

Les catarrhes, surtout quand ils sont chroniques, sont le plus souvent primitifs; mais quelquefois ils succèdent manifestement à une inflammation aiguë qui s'est éteinte et a laissé après elle, dans la muqueuse, une exagération de la sécrétion naturelle du tissu, une sorte d'habitude morbide.

Le catarrhe est caractérisé par l'écoulement plus ou moins abondant d'un liquide incolore, filant, visqueux ou bien floconneux, qui, à mesure que la maladie est plus ancienne, devient plus épais, jaunâtre, verdâtre, puis opaque, et prend enfin un aspect purulent dans certaines circonstances, lorsque, par exemple, une altération grave de structure est survenue dans le tissu, ou lorsque celui-ci est frappé d'inflammation. Le fluide sécrété exhale une odeur fade, rarement fétide; il est le plus souvent alcalin, parfois il est acide. Vu au microscope, il est tantôt homogène, tantôt il se compose de globules tout à fait semblables à ceux du pus; de là la difficulté et même l'impossibilité de différencier ces deux espèces de liquides. Les flux muqueux s'accompagnent de troubles variables, suivant la muqueuse affectée, suivant l'abondance de l'écoulement, suivant son ancienneté et sa durée. La sécrétion muqueuse ne détermine souvent aucune douleur; d'autres fois l'organe exhalant est le siège d'un peu de chaleur et de prurit; mais on n'observe presque jamais de symptômes de réaction, ou du moins, quand il en existe, ils sont très-faibles et tout à fait éphémères. Lorsque l'écoulement est ancien et considérable, on voit les individus pâlir et tomber dans un état de langueur; les chairs sont flasques, la peau se décolore, les digestions se troublent, la fièvre hectique s'allume quelquefois; enfin, les malades peuvent succomber dans un état d'épuisement.

Les flux muqueux ont une marche très-irrégulière : ils sont sujets à des exacerbations que souvent rien n'explique, et dont on trouve la raison parfois dans un refroidissement du corps ou dans un abaissement de la température, surtout si elle est en même temps humide : aussi les catarrhes s'aggravent-ils pendant l'automne et l'hiver, tandis que les saisons et les climats chauds les diminuent généralement, quelquefois même ils les font cesser tout à fait.

Les flux muqueux ont une durée variable : ils persistent rarement moins d'un septénaire; ils sont sujets à récidiver, et finissent par passer à l'état chronique; leur durée est alors indéterminée. Beaucoup d'entre eux sont compatibles avec un état de santé parfaite; ils finissent par devenir constitutionnels, et forment alors une sorte d'émonctoire qu'il faut surveiller, et dont la suppression trop brusque pourrait parfois entraîner de graves accidents.

L'absence de douleur vive et de fièvre, le début souvent brusque de la sécrétion muqueuse, ou du moins les variations presque instantanées qu'elle présente, sont tout autant de caractères qui distinguent les flux muqueux des inflammations des membranes muqueuses. Ajoutons à cela que lorsque la sécrétion n'est pas excessive, les catarrhes sont généralement compatibles avec la santé; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que plusieurs troublent à peine, ou même ne troublent pas les fonctions de l'organe qui en est le siège; nous avons vu qu'il n'en était pas de même de l'inflammation. L'affection catarrhale n'est pourtant pas toujours aussi simple : quelquefois, en effet, elle est symptomatique, ou du moins elle coexiste avec quelque grave altération de texture. On soupçonne une pareille complication lorsque l'amaigrissement n'est en rapport ni avec l'ancienneté ni avec l'abondance de l'écoulement; lorsqu'il existe des douleurs vives, ou bien encore lorsque le mucus sort mélangé à du sang noirâtre, lorsqu'il est opaque ou qu'on aperçoit à sa surface des stries étroites, irrégulières ou opaques, qui paraissent produites par de la matière purulente. La distinction du pus et du mucus n'est pourtant pas chose toujours facile. Si le mucus est filant, transparent, non miscible à l'eau, on ne pourra certainement pas le confondre avec un pus blanc, opaque, formant émulsion avec l'eau et se précipitant par le repos; mais les cas embarrassants

sont ceux où la membrane muqueuse exhale un fluide qui a la consistance du mucus et la couleur du pus. Pour résoudre ce problème, on a proposé l'inspection microscopique et une foule d'expériences chimiques; mais nous avons vu que si quelques mucus, comme celui de l'utérus, sont homogènes et dépourvus de globules, tous les autres contiennent des globules identiques avec ceux du pus, ils sont seulement un peu moins nombreux. Les expériences chimiques n'ont fourni non plus, jusqu'à présent, que des données très-incertaines. D'ailleurs, comme le dit avec beaucoup de raison Bérard, ces recherches n'offrent aucune utilité; car on ne peut, à la simple inspection, dire si le mucus est mélangé ou non à du pus. Si, en effet, une muqueuse fournit un liquide ayant encore une certaine viscosité; si, sans être, diffuent comme le pus, il donne néanmoins à l'eau à laquelle on le mêle une couleur d'un blanc jaunâtre; si l'on y reconnaît un plus grand nombre de globules qu'il n'y en a normalement dans le mucus, il faut en conclure que le fluide qu'on examine est un mélange de pus et de mucus. A ce sujet, rappelons encore ici ce que nous avons dit ailleurs, que la présence du pus n'indique pas nécessairement ni même ordinairement, comme on l'a cru pendant longtemps, que la membrane muqueuse est le siège d'une solution de continuité; il faut seulement en conclure que le tissu est très-probablement enflammé.

Le pronostic des affections catarrhales est plus ou moins grave, suivant l'intensité, la durée, l'abondance de la sécrétion muqueuse, suivant son siège et ses complications.

Les affections catarrhales atteignent surtout les individus d'une constitution molle, lymphatique, les femmes et les enfants, les sujets affaiblis par les maladies, par les excès, par un régime débilitant. L'âge a une grande influence sur le siège de la maladie. Dans l'enfance, on observe surtout les catarrhes du nez, des yeux et des intestins; chez l'adulte, on voit le catarrhe de l'estomac; le vieillard est surtout sujet au catarrhe de la vessie et des bronches; enfin, chez la femme, il n'est aucune membrane muqueuse qui soit aussi souvent affectée de catarrhe que celle du vagin et de l'utérus.

Il est rare que, même au début, les catarrhes s'accompagnent d'une réaction fébrile suffisante pour nécessiter l'emploi des antiphlogistiques. Dans ces cas, une médication simplement émolliente suffit; cependant, pour peu que l'écoulement se prolonge, il faut recourir aux ferrugineux, aux amers, aux aromatiques, aux balsamiques, aux résineux, donnés à l'intérieur, en lotions, en injections ou en fumigations; enfin, quand l'état des parties le permet, on doit modifier les surfaces par la cautérisation.

Nous ne comptons point, surtout après les généralités qui précèdent, poursuivre l'étude des flux muqueux dans toutes les membranes qui peuvent les fournir: nous ne dirons rien de la *rinorrhée*, qui offre la plus grande ressemblance avec le coryza chronique, sauf qu'avec la sécrétion abondante de mucosités, il n'existe aucun signe d'inflammation vers la muqueuse de Schneider. Nous omettrons aussi à dessein de parler de la *blennorrhée* ou flux urétral, car nous en traiterons plus tard à l'occasion de la blennorrhagie. Les seuls flux muqueux dont nous croyons devoir nous occuper ici sont: la *bronchorrhée*, la *gastrorrhée*, la *diarrhée muqueuse*, la *leucorrhée* et le *catarrhe vésical*.

## DE LA BRONCHORRHÉE

SYNONYME. — Catarrhe pituiteux, phlegmorragie pulmonaire, flux bronchique.

La *bronchorrhée* est une maladie caractérisée par l'expectoration d'une quantité considérable de mucus incolore, filant, transparent, mêlé à des bulles d'air et semblable à du blanc d'œuf délayé dans de l'eau; cette sécrétion se fait indépendamment de tout travail inflammatoire.

**Historique.** — Nous devons à Laënnec les premières notions que nous ayons eues sur la bronchorrhée. Ce médecin illustre a décrit cette affection sous les noms de *catarrhe pituiteux* et de *phlegmorragie pulmonaire*. Bientôt après, M. Alard, dans son ouvrage *sur la nature et le siège des maladies*, M. Andral dans sa *Clinique*, publièrent quelques observations dignes d'être consultées; mais c'est à M. Roche que revient l'honneur d'avoir tracé, dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, une histoire assez complète de la maladie, qu'il a, avec raison, séparée de la bronchite. A ces divers travaux il est juste de joindre celui que Copland a publié en Angleterre.

**Divisions.** — La bronchorrhée existe à l'état aigu ou à l'état chronique; cette division est la seule qu'on puisse raisonnablement admettre dans l'étude de cette affection; elle est d'ailleurs adoptée par MM. Roche, Andral et G. Copland.

**Anatomie pathologique.** — On a très-rarement eu l'occasion d'examiner l'état des bronches dans la maladie dont je traite. Laënnec a prétendu que les caractères anatomiques de cette affection consistaient dans un gonflement médiocre de la muqueuse pulmonaire, qui lui a semblé un peu ramollie, et ne lui a présenté qu'une légère rougeur disséminée çà et là. Sous ce rapport, ajoute Laënnec, l'affection dont il s'agit semble être sur la limite qui sépare les congestions séreuses des congestions sanguines, et appartenir plutôt aux premières qu'aux dernières. Les renseignements que donne ici Laënnec sont, comme on le voit, peu précis. M. Andral, ayant eu occasion d'ouvrir plusieurs individus emportés dans le cours d'une bronchorrhée, a trouvé la membrane muqueuse pâle dans toute son étendue; c'est ce que j'ai observé moi-même plusieurs fois; la muqueuse bronchique, entièrement pâle, avait son épaisseur et sa consistance normales. Les bronches peuvent être aussi plus ou moins dilatées. Ces faits nous autorisent donc à considérer la bronchorrhée comme une affection essentiellement distincte de la bronchite aiguë et de la bronchite chronique; cette opinion sera en outre bientôt confirmée par les symptômes aussi bien que par la marche de la maladie.

**Symptômes.** — Les symptômes et la marche de la bronchorrhée, ainsi que les agents thérapeutiques à lui opposer, diffèrent suivant que la maladie est aiguë ou suivant qu'elle est chronique.

1° *Symptômes et marche de la bronchorrhée aiguë.* — La bronchorrhée aiguë débute en général d'une manière presque soudaine. Les malades accusent beaucoup de dyspnée, une grande oppression, un sentiment d'angoisse dans la poitrine; celle-ci est agitée par les secousses d'une toux sèche, pénible, presque convulsive; la sonorité est parfaite, mais l'auscultation fait découvrir presque partout des râles sibilants et ronflants, mêlés parfois à des râles humides, muqueux ou sous-crépitants. Ces troubles du côté de la respiration ne tardent pas à produire une congestion de la face avec teinte violacée et tuméfaction énorme des veines du cou; alors les traits sont altérés, les extrémités sont froides, le pouls est petit, insensible, irrégulier; une sueur froide couvre le corps; il y a

des vertiges, de l'accablement, des lipothymies, et souvent, au moment où la mort semble imminente, on voit les malades rejeter avec plus ou moins d'efforts une quantité considérable de crachats blancs, transparents, filants, mêlés à des bulles d'air et semblables à une solution concentrée d'albumine. Ces crachats sont rejetés après quelques secousses de toux, quelquefois presque spontanément et en si grande abondance, que les malades semblent vomir. Cette excrétion peut continuer pendant plusieurs heures, rarement pendant un jour; elle cesse peu à peu après que les individus ont rejeté 1, 2, 3 ou 4 kilogrammes d'un fluide albumineux; au milieu de troubles aussi graves, les malades restent absolument sans fièvre. L'excrétion terminée, il arrive parfois que les individus reprennent aussitôt toutes les apparences de la santé; cependant il est plus commun qu'ils conservent encore pendant un ou plusieurs jours un peu d'oppression et de toux, quelques râles secs disséminés dans la poitrine, de l'ardeur à la gorge, un peu de perte d'appétit et une grande fatigue.

La santé est dès lors parfaite; cependant la maladie est sujette à retour. Les mêmes accidents se reproduisent donc au bout d'un temps plus ou moins long. Il est fort rare que l'accès revienne après quelques jours seulement, mais le plus ordinairement il s'écoule plusieurs mois, une ou plusieurs années entre chacune des attaques. On conçoit que si la maladie se reproduisait à de courts intervalles et s'accompagnait chaque fois d'une sécrétion muqueuse très-considérable, les malades éprouveraient de l'amaigrissement et les principaux symptômes de la fièvre hectique; mais les cas de ce genre sont infiniment rares.

On peut établir que la bronchorrhée aiguë n'a que deux modes de terminaison: 1° la guérison, qui arrive rapidement, presque sans convalescence; c'est le cas le plus ordinaire; 2° la mort, qui survient par asphyxie, dans quelques circonstances exceptionnelles, lorsque l'exhalation est devenue tellement abondante dans les bronches, que tout l'arbre aérien en est obstrué.

2° *Symptômes et marche de la bronchorrhée chronique.* — La bronchorrhée chronique, plus fréquente que la forme aiguë, est presque toujours consécutive au catarrhe pulmonaire chronique. Les caractères anatomiques de l'inflammation ont cessé pourtant, mais la sécrétion catarrhale persiste par suite d'une espèce d'habitude morbide des tissus. Il existe de la toux, une dyspnée plus ou moins forte, et des râles humides et secs dans la poitrine; enfin un état permanent de malaise. C'est ordinairement dans ces conditions que l'on voit s'établir, surtout pendant la nuit ou quelques heures après le repas, un flux bronchique muco-albumineux s'accompagnant d'oppression, de dyspnée, de toux; mais il est rare d'observer cet ensemble de symptômes si grave qu'on remarque communément dans la bronchorrhée aiguë. Dans cette forme de la maladie, les accès sont plus rapprochés; ils ont parfois lieu une ou deux fois toutes les vingt-quatre heures: c'est ainsi qu'on voit des malades qui rejettent chaque jour 1 ou 2 kilogrammes d'un fluide muco-albumineux. Nonobstant cette sécrétion exagérée, la santé générale peut se maintenir; cependant ces pertes continuelles finissent, au bout d'un certain temps, par altérer la constitution. Les malades jaunissent, pâlisent ou prennent un teint blafard; leurs forces diminuent, la dyspnée devient habituelle; ils maigrissent, l'appétit se perd, les digestions s'altèrent, une sorte de fièvre hectique s'allume, et ils succombent après être parvenus au dernier degré de marasme. D'autres meurent suffoqués par la grande quantité de fluide exhalé; enfin, quelques-uns sont emportés par une maladie intercurrente, comme la pneumonie, ou par une affection organique du cœur. La durée de la bronchorrhée chronique est longue et toujours indéterminée.

**Diagnostic.** — La bronchorrhée aiguë ou chronique diffère de la bronchite: 1° par son invasion brusque, 2° par la nature albumineuse de l'expectoration, 3° par la quantité considérable du fluide évacué en peu de temps, 4° par la cessation rapide des accidents. La bronchorrhée a quelques points de ressemblance avec l'asthme humide, avec lequel elle est très-souvent confondue; mais nous verrons plus tard que les accès qui caractérisent l'asthme ne ressemblent pas à ceux de la bronchorrhée; d'ailleurs la sécrétion bronchique diffère dans les deux maladies. Il est fort rare, par exemple, que celle qui forme la crise de certains accès d'asthme soit aussi abondante et aussi albumineuse que celle de la bronchorrhée. Enfin, les phénomènes fournis par l'auscultation, la nature des symptômes généraux et la marche de la maladie, ne permettent de confondre la bronchorrhée chronique ni avec la phthisie, ni avec la dilatation fusiforme ou en ampoule des bronches. (Voyez ces affections.)

**Pronostic.** — Le pronostic de la bronchorrhée aiguë n'est grave que dans les cas où la sécrétion étant très-abondante, les matières sont difficilement expulsées, ce qui peut occasionner la mort par asphyxie. La bronchorrhée chronique est au contraire d'un pronostic toujours fâcheux, car il est fort rare qu'on puisse la guérir complètement; le plus souvent on ne fait que la pallier.

**Étiologie.** — La bronchorrhée n'affecte guère que les adultes et surtout les vieillards, les individus gros, replets, doués d'un tempérament lymphatique; ceux qui mènent une vie sédentaire et les vieux goutteux y sont plus prédisposés. L'impression du froid, de l'humidité, une digestion pénible, les émotions morales, sont les causes déterminantes les plus communes de la bronchorrhée; celle-ci survient ordinairement après des récives fréquentes du catarrhe pulmonaire.

**Traitement.** — La bronchorrhée aiguë débute souvent par des accidents tellement graves, qu'il devient urgent d'employer un remède actif pour prévenir une asphyxie imminente. On a conseillé dans ce cas de faire une saignée du bras; mais ce moyen est rarement applicable, en raison de la faiblesse primitive du sujet ou de l'état actuel du pouls et des forces; on n'y aura recours que chez les individus jeunes, forts, chez lesquels l'artère du bras présentera encore une certaine résistance. Dans tous les cas, la saignée sera modérée, *explorative*; on pourra la répéter si l'on obtient des effets utiles.

Dans les conditions que je suppose ici, il est généralement préférable d'administrer un vomitif, surtout l'ipécacuanha, pris à dose fractionnée (25 ou 30 centigrammes tous les quarts d'heure), de manière à exciter des nausées continuelles, et par suite quelques secousses vers la poitrine et une compression des poumons, ce qui favorise l'expulsion des matières sécrétées dans les bronches. Cependant, lorsque les accidents sont pressants, il faut donner d'emblée 1 gramme d'ipécacuanha, ou mieux encore 10 ou 15 centigrammes d'émétique, pour produire promptement des évacuations par haut et par bas et un effet révulsif. C'est aussi pour obtenir un effet émétique que Copland conseille d'administrer 1 gramme 10 centigrammes de sulfate de zinc, et que d'autres ont préconisé l'emploi de la racine de violette en décoction (4 à 12 grammes dans 500 grammes d'eau); mais ces moyens n'ont pas d'avantage sur l'émétique, et leur effet est plus ou moins incertain. Quelle que soit la gravité des accidents, il faut chercher à opérer des révulsions, et surtout à exciter diverses sécrétions: c'est dans ce double but qu'on emploie les purgatifs et les diurétiques; on y joint des sinapismes sur les extrémités et des ventouses sèches sur la peau du thorax; enfin, dans les cas plus graves, il ne faudra pas hésiter à appliquer un ou plusieurs larges vésicatoires.

La plupart des moyens que je viens d'énumérer conviennent encore dans la bronchorrhée chronique, pour parer aux accidents aigus qui surviennent au moment où le flux s'établit; mais, dans l'intervalle des accès, il faut chercher à prévenir ceux-ci par une bonne hygiène, ou en modifiant l'état organique de la muqueuse bronchique. Les malades éviteront toutes les causes de refroidissement; ils mangeront modérément, surtout le soir, leur nourriture sera substantielle, tonique; ils se couvriront de flanelle de la tête aux pieds; ils mèneront une vie active: on leur conseillera un purgatif de temps en temps, ou bien on établira un exutoire permanent à l'un des bras.

Pour modifier l'état sécrétoire de la muqueuse bronchique, on aura recours aux eaux minérales sulfureuses en boisson et en bains; on conseillera l'usage à l'intérieur de l'eau de goudron, des baumes de copahu, de Tolu, et autres substances balsamiques et résineuses. Les malades peuvent même essayer d'inspirer certaines vapeurs, comme celles du goudron, du benjoin, ou des baies de genièvre. Enfin, lorsque les malades sont bouffis, pâles, étiolés, affaiblis, on administrera les ferrugineux et les toniques puissants, comme le quinquina.

**Nature.** — D'après les détails qui précèdent, il est évident que la bronchorrhée doit appartenir à la classe des flux; l'exagération de sécrétion constitue ici le seul élément pathologique, le seul qui puisse caractériser et qui puisse servir à classer la maladie. Invoquer un état d'irritation, c'est faire une hypothèse toute gratuite. Il est désormais prouvé que la bronchorrhée n'est pas une variété de la bronchite. Il ne faudrait pas trouver la preuve du contraire dans l'existence des râles secs, que nous avons signalés comme constants, car ils s'expliquent par l'état de congestion momentanée que la muqueuse éprouve peut-être peu avant la sécrétion. Je dis peut-être, car cette congestion préalable n'est pas démontrée; elle n'est pas non plus nécessaire. Il est possible d'ailleurs que les râles soient le résultat du rétrécissement des bronches, produits par l'exhalation d'un mucus tenace: c'est même peut-être là l'explication la plus généralement vraie du phénomène.

#### DE LA GASTRORRHÉE

L'exhalation abondante d'un fluide muqueux à la surface de la membrane interne de l'estomac et son expulsion par le vomissement caractérisent l'affection connue sous le nom de *gastrorrhée*.

Cette maladie, encore peu étudiée, peut être *idiopathique* ou bien être *symptomatique*. Dans la première variété, il n'existe aucune lésion matérielle saisissable dans la texture de la membrane muqueuse de l'estomac; qui explique l'exhalation ou sécrétion morbide dont elle est le siège.

**Symptômes. Marche.** — Dans la gastrorrhée, on voit des individus, en apparence bien portants sous tous les rapports, rejeter de temps en temps, et après des efforts de vomissement, un liquide tout à fait aqueux, mais plus souvent visqueux, filant, transparent, semblable à du blanc d'œuf, insipide, rarement acide ou salé. Sa quantité varie; elle peut n'être que de 50 à 60 grammes, ou bien s'élever jusqu'à 400 ou 500 grammes. Cette excrétion morbide se fait le plus souvent le matin à jeun; plus rarement elle a lieu au milieu du jour, ou bien une ou plusieurs heures après les repas, et dans ce dernier cas les aliments sont presque toujours retenus dans l'estomac, tandis que le fluide muqueux seul est expulsé. Chez la plupart des malades, la gastrorrhée ne produit presque aucun trouble, même du côté des organes digestifs.

Si quelquefois les vomissements sont précédés de malaise et de douleurs épigastriques, si chez d'autres l'appétit est perdu, et si, pendant les jours qui précèdent et qui suivent les digestions sont pénibles, on peut dire que ce ne sont là que des faits exceptionnels, et que, chez la grande majorité des individus atteints de gastrorrhée, les vomissements ne produisent que peu de malaise, et n'empêchent ni l'appétit ni l'intégrité des digestions. En un mot, ces personnes, après avoir vomi, reprennent toutes les apparences de la santé.

Les vomissements se répètent à des intervalles variables. Il se passe souvent plusieurs mois entre chaque accès; chez d'autres, ceux-ci se reproduisent une ou plusieurs fois par semaine; enfin, chez beaucoup, ils ont lieu à des époques encore plus rapprochées, chaque matin par exemple, peu après le réveil.

**Durée. Terminaison.** — La gastrorrhée peut guérir; mais elle a, en général, une durée fort longue, et elle finit souvent par devenir constitutionnelle. On conçoit que la reproduction de la sécrétion puisse amener à la longue l'hypertrophie des glandes mucipares, et peut-être même celle de toute la membrane muqueuse, puisque l'hypertrophie de quelques organes est souvent la conséquence d'un surcroît d'activité dans leurs fonctions. Mais il n'est nullement démontré que la gastrorrhée puisse être, comme on l'a dit, une cause active de cancer; si quelquefois on a vu cette dégénérescence survenir chez ceux qui présentaient depuis longtemps un flux muqueux de l'estomac, il n'y a eu ici que simple coïncidence; et, dans le cas où l'on peut établir un rapport entre les deux maladies, on trouve que la gastrorrhée a été plutôt l'effet que cause du cancer.

**Diagnostic.** — Nous avons dit précédemment qu'il existait une gastrorrhée symptomatique; or, il n'y a aucune lésion qui la détermine aussi souvent que la dégénérescence squirrheuse ou encéphaloïde des parois de l'estomac; la gastrorrhée est parfois alors le premier symptôme de cette redoutable affection. On soupçonnera que le flux muqueux tient à cette époque lorsqu'on voit les digestions être habituellement difficiles, ou lorsqu'il y a une anorexie continue, ou bien encore lorsque le malade maigrit ou dépérit tous les jours, lorsque son teint devient jaunâtre, accidents qu'on ne remarque pas dans la gastrorrhée idiopathique. Dans cette dernière, pourtant, on pourrait observer le dépérissement des malades, si le flux stomacal était habituellement abondant; mais ce cas est excessivement rare; d'ailleurs on trouverait dans les autres symptômes et dans la marche de la maladie assez de différences pour pouvoir établir, sinon sûrement, du moins d'une manière assez probable, le diagnostic différentiel.

**Pronostic.** — La gastrorrhée ne compromet pas la vie, mais c'est une affection incommode et le plus souvent très-rebelle.

**Étiologie.** — Les causes qui donnent lieu à la gastrorrhée sont encore mal déterminées; toutefois il paraît que cette maladie affecte plus souvent les hommes que les femmes, les individus replets, ceux qui mangent des aliments épicés, des viandes fumées, salées, des fruits acides, et ceux surtout qui abusent des liqueurs alcooliques. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir des hommes qui, le lendemain d'un excès de table, vomissent à jeun une certaine quantité d'un fluide albumineux: il y a des ivrognes chez lesquels une pareille sécrétion se reproduit régulièrement tous les jours au moment du réveil. Ici la supersécrétion s'explique par l'état d'excitation habituelle de la membrane muqueuse. Chez d'autres, le même accident se reproduit à la suite d'un trouble dans l'innervation: telles sont, par exemple, les gastrorrhées qui accompagnent certaines névroses de l'estomac.

**Traitement.** — D'après l'énumération des causes, on comprend qu'un régime convenable doit être souvent le principal et même l'unique moyen par lequel on pourra combattre certaines gastrorrhées. Il faudra également étudier la susceptibilité individuelle; car on voit, en vertu de certaines idiosyncrasies, l'usage de quelques aliments provoquer la gastrorrhée, tandis que d'autres la guérissent. En général, les malades se trouvent bien d'une alimentation tonique: ainsi un régime animal, l'usage modéré d'un vin généreux, l'emploi d'une eau gazeuse, et, après le repas, une petite quantité de thé, de café ou d'eau-de-vie, ou de vin de Malaga, d'Alicante, etc., conviennent au plus grand nombre. Il est utile aussi que le ventre soit libre; souvent même on peut, par l'administration d'un purgatif, arrêter une gastrorrhée rebelle, ou prévenir le retour de celles qui se montrent à certaines époques plus ou moins fixes. Les amers, les toniques, spécialement l'extrait de kina, de quassia amara, et les ferrugineux unis aux bains de mer, aux frictions sèches ou aromatiques sur le corps, triompheront de quelques gastrorrhées qui se lient à un état d'atonie de l'estomac en particulier, ou de toute la constitution. Dans les cas de névrose douloureuse de l'estomac, l'opium est indiqué: la thériaque devra être souvent préférée en raison de ses propriétés faiblement toniques. Enfin, il est des gastrorrhées qui sont avantageusement modifiées par les boissons sulfureuses et par les substances résineuses, comme le copahu, la térébenthine, le baume de Tolu, etc.

## DE LA DIARRHÉE CATARRHALE

Le tube intestinal est, de tous les organes de l'économie animale, celui qui est le plus souvent affecté de flux catarrhal. Cette fréquence s'explique par l'étendue des surfaces, la nature des fonctions et les rapports sympathiques qui lient l'intestin avec le tégument externe.

**Symptômes.** — La diarrhée catarrhale est caractérisée par des déjections liquides, jaunâtres, muqueuses, plus ou moins abondantes, ayant lieu le plus souvent sans coliques. Chez quelques malades, les selles sont précédées de douleurs dans le ventre, mais celles-ci n'ont jamais l'acuité des coliques que l'entérite détermine; on n'observe pas non plus le ténésme que nous avons noté dans la dysenterie; il n'y a jamais de fièvre; les fonctions digestives peuvent être intactes, d'autres fois l'appétit est diminué et les malades se plaignent d'une soif très-vive; le ventre est un peu sonore et le siège de quelques gargouillements. Mais le symptôme prédominant après la diarrhée est une faiblesse plus ou moins grande, proportionnée à l'abondance des évacuations. Néanmoins elle n'est pas comparable à celle qui existe presque constamment dans les dysenteries, même dans celles qui sont les plus bénignes; il y a souvent un peu d'amaigrissement. La diarrhée peut suivre une marche aiguë ou chronique, se terminer en un ou quelques jours, ou bien se prolonger durant plusieurs semaines avec des alternatives: elle est très-sujette à récidive.

**Diagnostic.** — La diarrhée catarrhale diffère de l'entérite par l'absence complète, ou presque complète de douleur et de fièvre, et parce que, dans la plupart des cas, les fonctions de l'estomac continuent à se faire: aussi la nutrition est-elle généralement peu altérée. La considération de cette dernière circonstance sera d'une grande utilité pour distinguer la diarrhée catarrhale essentielle, celle qui ne consiste qu'en une simple exaspération de la sécrétion folliculeuse, de la diarrhée qui se lie à l'existence d'ulcérations intesti-

nales, ou qui est symptomatique d'un ramollissement de la membrane muqueuse.

**Pronostic.** — La diarrhée catarrhale telle que nous la comprenons ici est une affection toujours bénigne. Elle ne pourrait devenir grave que dans le jeune âge; mais presque toujours alors la diarrhée se lie à quelque altération matérielle de l'intestin.

**Cause.** — La diarrhée catarrhale est une affection commune à tous les âges. On l'observe spécialement chez les étrangers, dans le premier temps de leur séjour dans quelques grandes villes, comme Paris, Londres, Amsterdam. Ce petit accident est provoqué bien moins par l'eau, qu'on accuse communément, que par le concours de plusieurs autres circonstances, telles que l'humidité et le changement de régime. Le froid est une cause dont l'action est incontestable: on voit fréquemment des individus être pris de flux muqueux atoniques, vers le tube digestif à la suite d'un refroidissement des pieds ou de tout le corps, ou après l'ingestion dans l'estomac d'une certaine quantité d'eau froide, pendant que le corps est en sueur. Aussi cette maladie est-elle commune chez les chauffeurs et les soutiers de bateaux à vapeur, qui passent souvent brusquement d'une température de 40 à 50 degrés à celle de l'air extérieur; c'est ce qui résulte d'un travail intéressant inséré en 1841 dans la *Revue médicale*, par M. Renault, chirurgien de la marine. Enfin, il est des diarrhées catarrhales à marche chronique, qui sont entretenues par une alimentation grossière, de mauvaise qualité, ou par le séjour habituel dans des lieux humides ou dans ceux dont l'atmosphère est chargée de miasmes: c'est ce qui arrive, par exemple, pour les vieillards et les enfants qui séjournent dans les salles d'hôpital.

La diarrhée catarrhale est un accident commun dans le jeune âge, surtout chez les enfants à la mamelle: le travail de la dentition, des écarts de régime, une alimentation ou trop substantielle ou insuffisante, l'usage du biberon, et les autres causes que nous avons précédemment énumérées, sont les circonstances qui jouent le principal rôle dans la maladie.

**Traitement.** — Si la diarrhée catarrhale ne cède pas en quelques jours à l'usage des mucilagineux et des opiacés aidés du régime, on devra recourir aussitôt aux astringents et aux toniques. Ainsi on fera dissoudre dans de l'eau de riz de 4 à 5 grammes de cachou; on donnera l'extrait de ratanhia, ou l'infusion de columbo, ou celle de quassia amara et de simarouba, le vin vieux, la thériaque, le diascordium, et une légère macération de quinquina à froid. Le sous-nitrate de bismuth pourra être également utile; on le prescrit à la dose de 12 à 15 grammes et plus chez l'adulte, à celle de 4 à 8 grammes et au delà chez les enfants au commencement des repas. Enfin, contre les diarrhées qui résistent à ces moyens, on oppose souvent avec avantage un purgatif salin ou amer, comme la rhubarbe, ou bien les substances balsamiques, qui agissent en modifiant la sécrétion des follicules muqueux. Beaucoup de diarrhées chroniques, tenant à un mauvais régime ou à une habitation insalubre, cèdent lorsqu'on change les conditions hygiéniques. Quand les flux diarrhéiques reconnaissent pour cause l'impression du froid humide, on devra couvrir le malade de flanelle, protéger le ventre avec une ceinture de laine ou de peau; les pieds seront constamment tenus à l'abri par des chaussures convenables. Ainsi il a suffi plusieurs fois, pour obtenir une guérison très-rapide, de faire porter des sabots ou des chaussures de caoutchouc à des individus qui, ayant habituellement les pieds dans l'humidité, éprouvaient une diarrhée interminable qui avait résisté à toutes les médications. D'ailleurs,

quelle que soit la cause de la diarrhée, les fonctions de la peau devront toujours être excitées, non-seulement par des vêtements convenables, mais encore par des frictions sèches ou aromatiques, et par l'emploi de bains stimulants, et surtout par des bains sulfureux.

## DE LA LEUCORRHÉE

SYNONYME. — Fleurs ou fleurs blanches; *fluor aut profusio mulieris, menstrua aut menorrhagia alba, catarrho uterini.*

Les mots *leucorrhée* ou *flueurs blanches* ne désignent pas, comme leur sens étymologique pourrait le faire croire, tous les écoulements non sanguins qui se font par la vulve; mais on ne doit comprendre sous ces deux dénominations que les écoulements blancs, chroniques, auxquels sont sujettes certaines femmes qui ne présentent d'ailleurs aucune lésion matérielle appréciable de l'appareil génital.

**Caractères anatomiques.** — Nous n'avons pas de renseignements positifs sur l'état anatomique des organes génitaux chez les femmes qui succombent avec de la leucorrhée. On dit que la membrane muqueuse du vagin et de l'utérus est quelquefois livide ou violacée; ordinairement elle est pâle, et ne présente d'ailleurs aucune altération d'épaisseur ou de consistance. L'écoulement leucorrhéique est fourni le plus souvent par le vagin et par le col, un peu moins souvent par la face interne du corps de l'utérus; enfin, dans des cas extrêmement rares, il l'est, dit-on, par les trompes de Fallope.

**Symptômes.** — Les symptômes de la leucorrhée se divisent en *locaux* et en *généraux*.

**1° Symptômes locaux.** — Il se produit par les parties extérieures de la génération un écoulement muqueux, blanc jaunâtre ou verdâtre, inodore ou d'une odeur fade. Il est parfois aqueux; mais dans près de la moitié des cas il est albumineux et transparent; d'autres fois sa transparence est moins complète, et il est plus ou moins strié de gris, de bleu ou de jaune; enfin, il peut être tout à fait opaque, crémeux ou caséux. L'aspect, les qualités physiques et la quantité de l'écoulement leucorrhéique varient beaucoup chez la femme, et cela souvent d'un instant à l'autre: ainsi une température humide et froide, l'usage de certains aliments, les passions tristes, l'approche des règles, etc., augmentent en général les flueurs blanches, qui deviennent en même temps beaucoup moins albumineuses. L'abondance de l'écoulement varie beaucoup: il est des femmes qui sont à peine mouillées; chez d'autres, au contraire, il y a un suintement continu très-incommode, aussi les malades sont-elles obligées de se garnir comme lorsqu'elles ont leurs règles. On a vu des femmes perdre dans une seule journée plusieurs livres de ce liquide. Beaucoup de femmes qui ont de la leucorrhée se plaignent de prurit à la vulve, de pesanteur à l'hypogastre, de tiraillements aux aines à la partie supérieure et interne des cuisses, dans les lombes, à la région sacrée et vers les reins. Si l'on examine l'état des organes sexuels, on trouve que les parties extérieures sont pâles, flasques; le vagin semble plus large; sa muqueuse est pâle ou bleuâtre; le col paraît parfois boursoufflé; l'orifice est béant lorsque l'écoulement arrive de l'utérus. La peau de la vulve et de la partie supérieure des cuisses est parfois rouge ou même excoriée par suite de l'acreté qu'acquiert momentanément la matière de l'écoulement. Enfin, on a dit que les femmes leucorrhéiques étaient indifférentes aux plaisirs vénériens, et que d'autres tombaient dans un excès contraire. Cependant on n'a à ce sujet aucune donnée certaine, et dans ce cas,

on n'a pas toujours fait la part exacte du tempérament ou des habitudes, et celle qui n'appartient qu'à l'écoulement lui-même, ou plutôt aux lésions diverses dont la leucorrhée peut être le symptôme.

**2° Symptômes généraux.** — Lorsque la leucorrhée persiste depuis quelque temps, les femmes pâlisent; leur teint devient terne; les chairs sont flasques, les forces diminuent; les malades tombent dans un état de langueur; elles ont souvent des tiraillements, des douleurs névralgiques vers l'estomac; elles ont de l'inappétence ou bien elles éprouvent le besoin de prendre des aliments fréquemment, mais elles sont vite rassasiées; les digestions sont lentes, pénibles: il y a parfois des appétits bizarres; enfin, les malades sont essoufflées; elles ont des palpitations, de la céphalalgie. Dans ces conditions, on voit communément les règles diminuer d'abondance, se suspendre ou devenir irrégulières. Enfin les femmes finissent par éprouver tous les troubles qui accompagnent communément la chlorose.

**Formes. Marche. Durée.** — Les symptômes précédents se remarquent à différents degrés dans la plupart des leucorrhées. Cependant ils ne caractérisent que l'état chronique, qui est, à vrai dire, la forme habituelle de la maladie. Dans quelques cas pourtant, la leucorrhée, surtout lorsqu'elle débute brusquement, produit quelques accidents aigus ou d'excitation. Ainsi le prurit de la vulve est parfois insupportable; il y a des ardeurs en urinant, une sensation de chaleur, de pesanteur dans le vagin; les femmes ressentent une douleur gravative, incommode, à l'hypogastre et vers les flancs; l'écoulement est d'abord séreux; au bout de quelques jours, il prend de la consistance et devient jaune ou opaque. Enfin, après quelques semaines, l'écoulement tarit, ou bien la maladie passe à l'état chronique.

La leucorrhée a une durée variable: elle peut persister plusieurs mois, plusieurs années, et se prolonger même pendant toute la vie des femmes. Dans ces cas, l'écoulement, toujours continu, offre de nombreuses irrégularités pour l'abondance, la couleur, l'odeur, la densité; changements qu'on ne peut pas toujours expliquer par les conditions hygiéniques ou individuelles. La leucorrhée peut être périodique: on la voit, par exemple, être pendant plusieurs années supplémentaire du flux menstruel. Ces faits, sans être fréquents, ne sont pourtant pas très-rares.

**Accidents consécutifs. Terminaisons.** — La guérison est la terminaison ordinaire de la leucorrhée; elle a lieu le plus souvent spontanément. D'autres fois les flueurs blanches cessent chez les jeunes filles aussitôt après l'établissement des règles et chez les femmes après un accouchement, etc. On cite encore des cas où la leucorrhée aurait cessé après des selles ou des sueurs abondantes, après une salivation, ou à l'occasion d'une maladie aiguë. On a dit que les flueurs blanches pouvaient se terminer par la mort; mais je ne connais aucun fait authentique qui le prouve. Nous croyons que dans les cas qu'on invoque il a dû exister quelque lésion organique, ou bien quelque complication qui a passé inaperçue.

On a regardé les flueurs blanches habituelles comme pouvant produire diverses maladies de l'utérus et du vagin, et notamment un prolapsus de ces organes, ou bien une affection cancéreuse; mais si la première de ces opinions est probable, la seconde ne l'est certainement point. On a encore accusé les flueurs blanches d'être une des causes de la stérilité de certaines femmes; on a aussi prétendu que, lorsqu'elles devenaient mères, les enfants étaient rachitiques, scrofuleux et aveugles; aucune de ces opinions n'est justifiée par l'observation; d'ailleurs eût-on noté plus souvent ces accidents chez les leucor-

rhéiques que chez les femmes bien portantes, il resterait encore à déterminer s'il ne conviendrait pas de les rapporter plutôt à l'affaiblissement de la constitution qui précède et qui produit souvent les fleurs blanches qu'à la leucorrhée elle-même. L'homme qui cohabite avec une femme atteinte de leucorrhée simple court-il quelque danger? Est-il vrai, par exemple, qu'il puisse contracter une blennorrhagie? C'est là un point de doctrine extrêmement délicat. Au point de vue scientifique, il importerait que cette question fût résolue; cependant la chose n'est pas nécessaire en pratique; car, quelle qu'en fût la solution, le repos des familles exige assez souvent qu'on se serve du prétexte d'une acreté particulière de certains écoulements leucorrhéiques ou du flux menstruel pour expliquer beaucoup de blennorrhagies de l'homme, et pour voiler ainsi les fâcheux résultats d'une infidélité. Je crois d'ailleurs qu'un flux leucorrhéique souvent assez âcre pour irriter la peau de la partie interne des cuisses de la femme elle-même doit pouvoir, étant mis en contact avec la muqueuse urétrale, provoquer une phlegmasie qui toutefois n'a rien de spécifique. On conçoit que lorsque l'écoulement leucorrhéique est très-abondant, et qu'il persiste un grand nombre d'années, l'économie s'y soit jusqu'à un certain point habituée, et que peut-être alors il y aurait inconvénient à le supprimer trop brusquement. Cependant il ne faut pas, à beaucoup près, accepter comme parfaitement observés les faits assez nombreux rapportés dans les auteurs, où la disparition d'une leucorrhée ancienne aurait donné lieu aux maladies aiguës et chroniques les plus graves; le plus souvent, dans ce cas, il n'y a eu que coïncidence.

**Diagnostic.** — Il y a une foule d'affections aiguës et chroniques de la vulve, du vagin et de l'utérus qui produisent un écoulement blanc, jaune ou vert, plus ou moins abondant; mais on distingue cet écoulement de la leucorrhée proprement dite par la marche, par les symptômes concomitants, et surtout par les résultats que fournissent le toucher et l'exploration à l'aide du spéculum. Cet instrument peut seul démontrer si l'écoulement est fourni par le vagin ou par l'utérus, ou bien s'il provient à la fois de ces deux sources. Le mucus fourni par la cavité utérine est alcalin, et présente d'ailleurs des qualités différentes, suivant qu'il a été sécrété par la cavité du corps ou par celle du col. Dans le premier cas il est liquide, transparent, un peu filant; dans le second il est albumineux, très-gluant, transparent ou opaque. Le liquide sécrété par le vagin, ayant toujours une réaction acide, a des propriétés physiques bien différentes; il est, en effet, blanc, crémeux, cailléboté. On comprend aisément que s'il existe une phlegmasie, le liquide sera plus ou moins modifié dans son aspect à cause de son mélange avec du mucus.

Les écoulements qui se font par le vagin étant le plus souvent symptomatiques, on ne doit jamais négliger de faire une exploration complète. Mais les moyens dont nous disposons sont insuffisants pour déterminer si un liquide fourni par les organes sexuels a, ou non, une propriété contagieuse. (Voyez l'article *Blennorrhagie*.)

**Pronostic.** — Si la leucorrhée ne compromet pas l'existence, elle n'en constitue pas moins une maladie désagréable pour la femme, et qui entretient souvent chez elle un état maladif des plus pénibles.

**Étiologie.** — La leucorrhée est une maladie plus commune dans les pays humides et froids que dans les climats chauds; elle affecte aussi plus souvent les femmes des grandes villes que celles de la campagne. Le tempérament lymphatique y prédispose; cependant on dit aussi que les femmes pléthoriques et celles d'une constitution forte seraient plus sujettes à cette incommodité que les

femmes grêles. Les autres causes prédisposantes et déterminantes dont l'action est la moins incertaine sont l'hérédité, la compression du ventre par des corsets baleinés; l'abus d'aliments gélatineux, qui produisent l'atonie des organes digestifs; une vie sédentaire, des passions tristes, l'habitation dans des lieux bas et humides; un coït trop souvent répété, ou le séjour dans le vagin d'un corps étranger, comme un pessaire; l'existence d'oxyures dans le rectum, ou d'hémorroïdes internes qui entretiennent une fluxion permanente au voisinage des organes génitaux; les dérangements de la menstruation, les accouchements, et surtout les accouchements avant terme. Enfin, il est des causes pour ainsi dire spéciales à chaque individu, et qui n'agissent qu'en vertu d'une idiosyncrasie particulière: tels sont, par exemple, ces cas assez nombreux où l'on voit des fleurs blanches abondantes survenir après l'ingestion de certains aliments ou de certaines boissons, comme le thé, le café au lait ou le lait pur, certains coquillages, la chair des grenouilles, certains fruits acides, et même l'eau de certaines sources. On a encore dit que les fleurs blanches pouvaient succéder à la suppression d'un exutoire ou de certains flux, comme les sueurs, ou d'une hémorrhagie constitutionnelle; mais dans la plupart des faits qu'on invoque, la relation entre la cause et l'effet ne nous paraît pas être parfaitement établie. La leucorrhée est une affection endémique dans les grandes villes; elle peut, sous l'influence de certaines constitutions atmosphériques, sévir avec plus d'intensité et revêtir tout à fait le caractère épidémique. On en a recueilli de fréquents exemples pendant une grande partie du dernier siècle; les principaux sont ceux observés par les médecins de Breslau, en 1702; par Morgagni, en Italie, en 1710; par Bassius, à Halle, en 1730; à Paris, en 1765, etc.

**Traitement.** — Un grand nombre de remèdes ont été préconisés contre les fleurs blanches; nous n'indiquerons que les principaux, ceux dont l'action est le mieux démontrée.

Lorsque la leucorrhée, survenant brusquement, s'accompagne d'accidents aigus, on devra se borner à conseiller le repos, l'usage de bains, d'injections émollientes, une nourriture douce et la continence. Lorsque les fleurs blanches sont anciennes, il faudra rechercher les causes qui ont pu les faire naître, et qui souvent les entretiennent, afin de placer les malades dans d'autres conditions. Lorsque la cause est insaisissable, ou bien lorsque, ayant cessé d'agir, la leucorrhée persiste, il faudra diriger le traitement en ayant surtout égard à l'état général. S'il existe des accidents un peu aigus, on conseillera quelques bains émollients, des boissons acidules, et l'on excitera les sécrétions intestinales par l'emploi de quelques purgatifs; on pourra associer à ces moyens des injections émollientes. Dès que la maladie est devenue atonique, on choisit les liquides astringents; telles sont les solutions de tannin, les infusions ou décoctions de feuilles de noyer, de ratanhia, les solutions d'alun, de sulfate de cuivre ou de zinc, et d'acétate de plomb. On pourra aussi, pour avoir une action continue, maintenir en permanence dans le vagin des bourdonnets de charpie imprégnés de ces liquides ou bien roulés dans de la poudre d'alun ou de tannin. Ces injections seront portées exclusivement dans le vagin, et jamais dans l'utérus, à cause de la facilité avec laquelle un liquide injecté dans le corps de l'organe peut quelquefois cheminer dans les trompes et s'épancher dans la cavité du péritoine.

Lorsque les injections sont insuffisantes, on a conseillé de modifier la vitalité de la muqueuse par la cautérisation, on choisit généralement le nitrate d'argent.

La leucorrhée ancienne coexistant ordinairement avec un état de faiblesse et

d'anémie indique l'emploi des toniques et des amers, comme le quinquina, la gentiane, le basilic, les bourgeons de sapin, la mélisse, l'armoise, la plupart des labiées, les préparations de fer, les eaux minérales de Spa, de Passy, les douches froides, les bains de mer, les bains sulfureux artificiels ou pris aux sources mêmes. Cependant, sans le régime, tous ces moyens seraient insuffisants ou même tout à fait impuissants. Il faudra donc conseiller dans ces cas aux malades une habitation sèche, bien aérée, exposée au soleil, l'exercice à pied, une alimentation tonique, des frictions sèches aromatiques et de la flanelle sur le corps.

Quant à l'usage interne des balsamiques, comme le copahu, des astringents de toute espèce, on ne saurait leur attribuer aucune importance. Les astringents, en effet, ne peuvent agir que localement, et les balsamiques, très-efficaces contre le flux du canal de l'urètre, sont sans effet contre ceux du vagin.

## DU CATARRHE VÉSICAL

Pour la plupart des auteurs, le catarrhe vésical serait une forme de l'inflammation de la vessie bornée à la membrane interne : de là le nom de *cystite muqueuse* que beaucoup lui ont donné; d'autres préfèrent l'appeler *cystite catarrhale*, en raison de la nature de la sécrétion morbide. Cependant ces deux maladies, qu'on a confondues en raison d'un seul symptôme commun qu'elles présentent (les *urines muqueuses* ou *filantes*), doivent être distinguées entre elles pendant la vie comme elles le sont sur le cadavre. Dans la cystite, en effet, les parois vésicales sont rouges, noirâtres, épaissies, friables, ramollies, ulcérées, fongueuses, etc. Dans le catarrhe, la vessie n'a presque subi aucune modification appréciable dans sa structure; sa capacité est seulement parfois un peu diminuée. La muqueuse peut aussi présenter quelques plaques ardoisées, vestige d'une congestion ancienne. Mais presque toujours cette membrane est pâle; rarement elle est épaissie ou amincie; de sorte que, pour expliquer l'exhalation dont elle est le siège pendant la vie, on est obligé d'invoquer une simple perversion dans ses fonctions sans altération du tissu. Le catarrhe vésical, ainsi isolé de la cystite aiguë ou chronique, est une affection assez rare.

**Symptômes. Marche.** — Le catarrhe vésical peut être primitif, d'autres fois il est consécutif à la cystite; ce rapport étiologique entre les deux maladies explique jusqu'à un certain point pourquoi elles ont été si longtemps confondues. Le catarrhe vésical est une maladie presque toujours chronique, dans laquelle on ne trouve qu'accidentellement des signes d'excitation générale et locale. S'il y a des douleurs à l'hypogastre ou au périnée, elles sont vagues, peu vives, ne consistent qu'en une pesanteur : les malades urinent plus souvent, mais sans éprouver ces besoins pressants, ces épreintes qu'on observe dans l'inflammation. L'urine, pendant l'émission, semble avoir sa couleur normale; elle est peut-être un peu moins limpide; elle est peu acide, et passe bientôt à l'état alcalin; elle exhale alors une odeur ammoniacale; par le refroidissement, elle se sépare en deux couches : l'une superficielle et tout à fait liquide; l'autre, existant au fond du vase, offre une épaisseur plus ou moins grande; elle est tremblotante, visqueuse, filante, blanchâtre, quelquefois tout à fait transparente; elle a la plus grande analogie avec l'albumine de l'œuf. Sa quantité n'est pas toujours la même; des malades en rendent à peine quelques grammes, tandis que d'autres en excrètent plus de 500 dans un seul jour. La proportion varie d'ailleurs suivant une foule de circonstances : ainsi la matière morbide est plus abondante dans la saison froide, lorsque l'atmosphère est

chargée d'humidité, ou lorsque la transpiration diminue ou que la surface du corps a été accidentellement exposée à une cause de refroidissement. Un état d'excitation ou plutôt de subinflammation de la muqueuse vésicale a au contraire pour résultat de diminuer l'exhalation muqueuse, qui prend généralement alors une couleur un peu jaunâtre ou d'un blanc sale. En même temps les besoins d'uriner sont plus fréquents, plus impérieux, et la douleur hypogastrique ou périnéale est un peu plus vive. Ces symptômes d'excitation, bornés presque toujours à l'organe malade, peuvent se montrer un plus ou moins grand nombre de fois dans le cours de la maladie.

Le catarrhe vésical qui est simple, celui qui affecte un sujet dont la constitution n'est pas encore bien détériorée, n'exerce aucune influence fâcheuse sur la nutrition : aussi l'appétit se conserve-t-il et les digestions sont-elles régulières. Cependant, si la sécrétion muqueuse était trop abondante, on verrait survenir les accidents que toutes les sécrétions exagérées déterminent. On a dit que le catarrhe pouvait, lorsqu'il était trop considérable ou qu'il se prolongeait, entraîner la mort par épuisement; mais nous pensons qu'un pareil effet est excessivement rare. On a encore confondu ici le catarrhe avec la cystite chronique. Le catarrhe vésical a une durée toujours longue et indéterminée. Quelques individus le voient cesser momentanément pendant la saison chaude ou lorsqu'ils vont habiter un climat plus doux; mais la maladie reparait pendant l'hiver ou lorsque les malades reviennent dans leur pays.

D'après cette description, on voit combien le catarrhe vésical est distinct de la cystite.

**Pronostic.** — Le pronostic du catarrhe de la vessie est beaucoup moins grave que celui de la cystite : le premier est une affection fâcheuse, bien moins par les dangers qu'il fait courir qu'en raison de son opiniâtreté et de la facilité avec laquelle il récidive. Le catarrhe vésical diminue moins que la cystite l'activité des organes génitaux.

**Étiologie.** — Le catarrhe vésical affecte surtout les vieillards; il paraît reconnaître la plupart des causes de la cystite chronique; il survient spécialement sous l'influence du froid et de l'humidité. Les individus qui ont eu plusieurs atteintes de cystite, ou bien ceux dont la vessie a été longtemps irritée par la présence d'un calcul, dont ils ont été débarrassés ensuite, semblent y être plus exposés. Mais nous n'avons encore sur ce sujet que des données incertaines. Le catarrhe peut être symptomatique de la présence d'un calcul; celui-ci a généralement alors un petit volume; un calcul volumineux déterminera, par contre, une cystite.

**Traitement.** — Lorsqu'on a reconnu que le catarrhe vésical ne se lie pas à la présence d'un calcul, il faut, avant tout, soumettre les malades à un régime hygiénique convenable. Ils habiteront un lieu sec, bien exposé; si le climat est défavorable, on les enverra dans les pays plus doux. Ils seront entièrement couverts de flanelle; on excitera les fonctions de la peau par l'exercice, le massage et les frictions sèches; l'alimentation sera abondante, substantielle, sans être pourtant trop excitante. On engagera le malade à ne pas laisser la vessie se distendre par une trop grande quantité d'urine; il ne résistera pas au besoin d'uriner, et si quelque obstacle s'opposait à l'excrétion, on pratiquerait le cathétérisme une ou plusieurs fois par jour. Cependant, ce régime ne triomphant pas toujours de la maladie, il faut, aux soins hygiéniques, réunir l'emploi de quelques médicaments dont l'expérience a depuis longtemps démontré l'utilité : je veux parler des balsamiques, tels que les baumes de copahu, du Pérou, de la Mecque, l'eau de goudron, la térébenthine molle qu'on donne en pilules, à



la dose progressive de 3 à 8 grammes, ou en lavements, quand l'estomac ne peut la supporter. On a également proposé certaines injections, et l'on se sert surtout alors de l'eau de goudron, des eaux minérales sulfureuses de Barèges et d'Enghien. Les eaux de Balaruc, de Contrexéville, en bains, boissons et injections, pourront être également conseillées. Enfin, lorsque tous les moyens échouent, on peut tenter la cautérisation superficielle de la vessie, suivant le procédé de Lallemand. Ce célèbre médecin dit avoir guéri pendant vingt-cinq ans, par ce moyen, les neuf dixièmes des catarrhes vésicaux qu'il a eu à traiter, et dont la plupart avaient résisté pendant plusieurs années à tous les efforts de l'art. Ceux qui n'ont pas guéri complètement ont du moins éprouvé une amélioration notable. (Voyez plus haut, *Cystite chronique*, p. 519.)

### TROISIÈME GENRE DE SÉCRÉTIONS MORBIDES

#### DES SÉCRÉTIONS PROPRES A QUELQUES ORGANES

Les fluides particuliers sécrétés par plusieurs de nos organes peuvent être produits en quantité beaucoup plus considérable que de coutume. Cette supersécrétion, quand elle est trop abondante, devient la cause de nombreux accidents : ceux-ci varient suivant la nature du fluide et suivant que ce dernier est sécrété en plus ou moins grande quantité.

Nous allons étudier successivement la supersécrétion de la sueur, de la graisse, de la salive, de la bile, de l'urine, du lait et du sperme. Nous ne dirons rien du flux des larmes, car la sécrétion exagérée de ce liquide ne se remarque guère que dans les maladies du globe oculaire et des paupières, ou bien sous l'influence d'un état nerveux particulier, comme dans les émotions tristes, et quelquefois dans la joie excessive. D'ailleurs les flux de larmes ne sont jamais portés au point d'affaiblir la constitution. Toutefois il importe de dire ici que l'écoulement abondant de larmes sur les joues n'indique pas nécessairement une supersécrétion de ce fluide, mais il se rattache souvent à un obstacle apporté à son excrétion par suite d'un renversement des paupières ou d'une obstruction des voies lacrymales.

#### DE L'ÉPHIDROSE

SXXOXYME. — *Hyperhidrosis; dysodie cutanée.*

Je n'ai point à m'occuper ici des sueurs générales et plus ou moins abondantes qui sont un symptôme de plusieurs maladies (fièvre pernicieuse diaphorétique, suette, phthisie pulmonaire, suppurations, etc.). Je veux seulement fixer l'attention sur ces sueurs générales, souvent excessives, qui, indépendantes de toute lésion appréciable, constituent réellement une affection spéciale et toujours incommode.

L'éphidrose, telle que nous la comprenons ici, est à peine signalée par les auteurs contemporains, quoiqu'elle ait été anciennement décrite. C'est une affection rare et que je n'ai encore rencontrée qu'un petit nombre de fois.

Les sueurs qu'on nomme morbides, en raison de leur abondance, sont presque toujours générales; on les a vues pourtant n'occuper quelquefois

qu'une partie du corps et même quelques points très-circonscrits, comme les joues, la tête, les aisselles, les mains, les parties génitales et surtout les pieds.

L'éphidrose est donc caractérisée par une exhalation considérable de sueurs ayant lieu d'une manière continue ou à des intervalles plus ou moins éloignés, et quelquefois périodiques. Cette supersécrétion, lorsqu'elle est générale, ne se remarque guère que chez les convalescents et chez les individus faibles; je l'ai vue pourtant avoir lieu la nuit, surtout chez les femmes arrivées à la ménopause, et lorsque les règles avaient cessé de paraître. Ces sueurs se montrent parfois spontanément; le plus souvent elles sont provoquées par une cause extérieure, comme la marche, l'application de vêtements épais, une chaleur artificielle, l'excitation provenant d'un repas, ou d'une vive émotion de l'âme; en un mot, à l'occasion de toutes les causes qui, normalement, augmentent la quantité des sueurs. On peut voir celles-ci acquérir une abondance insolite parfois excessive. L'éphidrose peut se manifester exclusivement, soit le jour, soit la nuit; elle peut se montrer en toute saison; on a cru même remarquer qu'elle était très-fréquente dans la saison froide. On ignore si les propriétés physiques et chimiques de la sueur sont modifiées lorsque le liquide est sécrété en plus grande abondance. Il doit en être ainsi dans beaucoup de cas, lorsque la sueur acquiert une odeur acide, urineuse, cadavéreuse, ou bien une fétidité pénétrante, comme on l'observe fréquemment pour celle des pieds et des aisselles; il est difficile en effet qu'elle ne soit pas alors modifiée dans sa composition. Quant à sa saveur, on l'a trouvée absolument insipide, ou bien amère, douceâtre, salée; elle peut être aussi altérée dans sa couleur: c'est ainsi qu'on l'a vue jaune, verte, noire, bleue, etc. Sa température est plus ou moins élevée; sa consistance peut être nulle, ou bien elle est plus ou moins poisseuse et visqueuse. Enfin, la sueur paraît quelquefois contenir certains produits des sécrétions normales, comme la bile, l'urée; on a même dit que certaines boissons ingérées dans l'estomac pouvaient s'échapper par la transpiration, sans avoir subi la moindre modification; mais ces faits extraordinaires ne doivent être acceptés qu'avec la plus grande réserve.

Si les sueurs morbides étaient générales et très-abondantes, elles pourraient finir par produire la chute des forces, l'amaigrissement, et tous les accidents que des évacuations excessives entraînent; mais ces cas sont infiniment rares. Lorsque les sueurs sont partielles, la portion de peau par laquelle l'exhalation se fait est plus ou moins modifiée dans sa sensibilité; l'épiderme est souvent gonflé, blanchi et ridé, comme s'il avait macéré longtemps dans l'eau chaude.

Les sueurs abondantes se prolongent en général beaucoup. Au bout d'un temps variable et tout à fait indéterminé, la sécrétion finit par diminuer, et revient à peu près à son état normal. Si l'exagération de la sécrétion peut produire un peu d'amaigrissement, il est du moins très-rarement arrivé qu'elle ait déterminé les accidents de la fièvre hectique; sa suppression brusque a souvent, au contraire, été la cause déterminante d'un grand nombre de maladies ou d'incommodités, telles que pleurésies, rhumastimes, névralgies, etc.

**Traitement.** — Pour combattre les sueurs générales, il faut éloigner les causes manifestes qui provoquent la sécrétion. Les malades seront donc placés dans un air frais; ils seront modérément couverts; ils coucheront sur la paille ou sur le crin; ils prendront des douches froides, des bains d'eau de mer ou de rivière; ils auront recours aux ablutions d'eau froide. On provoquera d'autres évacuations, et, si l'état de la constitution l'exige, on usera d'un régime fortifiant et de médicaments toniques. On a proposé, en outre, l'usage de quelques médicaments à l'intérieur. On a spécialement recommandé la limonade miné-